

## *À bas les maudits pharaons!*

Cette année-là, un de mes amis, Xuân, avait juste seize ans. Je ne sais pas pourquoi, mais cet âge me fait toujours penser à Graziella, la petite Italienne de Lamartine. Peut-être à cause du vers «*Elle avait seize ans, c'était bien tôt pour mourir*» qui résonne en moi avec une infinie tristesse. Rassurez-vous, mon ami Xuân n'est pas mort. Il est même toujours là et en bonne santé.

Cette année-là, il se demandait parfois s'il était réellement vivant. Lycéen tranquille, timide mais très appliqué, il obtenait souvent de bonnes notes dans toutes les matières, particulièrement en histoire, discipline sacrée à l'époque. La guerre anti-française battait son plein partout dans le pays, et pourtant, dans ce coin tranquille, éloigné des lieux de conflits, professeurs et élèves travaillaient assez paisiblement, comme blottis dans une oasis de sécurité et de bien-être. Puis survint un événement fatal... Mais n'anticipons pas, pour l'amour de Dieu!

Il se produisit deux incidents que Xuân ne devait jamais oublier.

Au début de l'année scolaire, entrant pour la première fois en classe de seconde, il se montra très inquiet et maladroit. Sous le regard moqueur de ses nouveaux camarades, il se tenait coi dans un coin, ne sachant que faire. Ce fut le moment que la Providence choisit pour intervenir. Elle prit l'apparence d'une jeune fille, qui, d'une voix très douce, l'invita à venir s'asseoir

à côté d'elle. Xuân fut tout de suite convaincu qu'il était amoureux de cet ange envoyé par le ciel. Elle s'appelait Nhung, nom vietnamien sonnante doux comme du velours.

Mais il y avait aussi les sentiments qu'il ressentait à l'égard des professeurs de son lycée. Pour la première fois de sa vie, il pouvait regarder de près et même côtoyer des gens hautement cultivés, très élégants et si raffinés qu'ils inspiraient non seulement de l'admiration mais aussi de l'appréhension. Ils avaient gardé l'habitude de parler français entre eux, quelquefois même en présence des élèves et ils étaient vêtus d'une façon simple dont la sobriété ne manquait pourtant ni d'élégance ni même de goût.

Puis survint un événement fatal...

Ce jour-là, Xuân se leva tôt et sortit de sa chambre pour aller se laver au puits dans le jardin. Son regard se porta machinalement sur une ligne téléphonique de campagne qui courait le long de l'étroite allée devant la maison. Cette ligne, on l'avait installée la veille, probablement entre minuit et deux ou trois heures du matin, pour annoncer aux gens que la réforme agraire allait commencer dans la région et que les responsables de ce programme étaient arrivés.

Xuân éprouva alors une sensation de malaise indéfinissable paralysant toute pensée. Il resta paralysé pendant plusieurs heures, se comportant comme un automate à l'égard de ce qui se passait autour de lui. Son cas n'était pourtant pas unique. Presque tous ses camarades et ses professeurs étaient à peu près dans le même état. La ligne téléphonique grise et noire d'aspect austère jaunissait tous les feuillages qu'elle touchait et asphyxiait les arbres et même les bambous, comme habitée par un feu infernal. C'est à ce moment que Nhung disparut sans laisser de trace. Son nom fut rapidement effacé des mémoires. Le censeur, qui avait un visage austère, toujours impassible, bête noire naturelle des élèves, fit semblant désormais d'ignorer jusqu'au nom de Nhung chaque fois qu'il venait en classe pour procéder à un appel. Personne ne semblait se soucier de l'absence ni même, plus grave, de la disparition de la jeune fille. Les professeurs si

cultivés et élégants, quant à eux, cessèrent de parler français. Même en vietnamien, ils remplacèrent le verbe haut par la discrétion du chuchotement, et ils portèrent désormais des tenues modestes de paysans pauvres, abandonnant même leurs souliers qu'ils remplacèrent par des sandales de «guérilleros».

Une semaine plus tard, un soir, Xuân et ses camarades de classe se rendirent dans un champ de maïs au bord d'une rivière. Là, un tribunal populaire, composé de paysans pauvres et de cadres politiques, devait juger un élément dangereux de la société, un propriétaire foncier, un contre-révolutionnaire. À l'étonnement de Xuân, cet élément dangereux était le père de son ange Nhung qui, quelques jours auparavant, était encore le directeur du Service d'Éducation de la province.

Le prévenu était là, immobile. Son visage d'intellectuel était marqué d'une douleur profonde. Cet ennemi de la révolution n'inspirait pas la haine et pourtant il était maudit. Quatre heures durant, on l'accabla de questions, d'injures, de vociférations et d'ordres contradictoires du genre «Lève-toi!» en même temps que «Prosterne-toi!»; «Lève la tête!» en même temps que «Baisse la tête!». Tout le peuple cria à tue-tête: «À bas le sale contre-révolutionnaire!». Il reçut également des coups, légers ou durs.

Enfin, il fut abattu sur place et on fit tomber son corps dans la fosse creusée la veille à son intention.

Xuân comprit alors pourquoi son amie Nhung avait disparu, et pourquoi tout le monde faisait semblant d'ignorer jusqu'à son existence. Il éprouva un frisson qui lui traversa le corps, mais il n'en put rien conclure. Crainte? Déception? Enthousiasme? Colère? Honte?

Le lendemain, le professeur d'histoire entra dans la classe, l'air ambigu, ni sombre, ni radieux. Toute sa personne était austère et sans âme. Mais sa voix tintait de façon un peu frêle, comme l'écho d'une musique lointaine.

On en était, à ce moment de notre programme, parvenu à l'histoire de l'Égypte antique avec la construction des

pyramides. Le professeur expliqua en détail comment ces merveilles avaient été édifiées dans la sueur, le sang et les larmes de millions d'esclaves, ces prolétaires d'il y avait trois mille ans. Ils avaient été inhumainement exploités par les pharaons, par ceux qui étaient aux esclaves d'alors ce que sont aujourd'hui aux peuples les rois, les capitalistes, les bourgeois, les fascistes, les trotskistes, les menchévistes, les propriétaires fonciers... tous ces exploiters de la misère et de la solitude humaines parmi lesquels Xuân crut voir un instant se confondre curieusement le visage accablé du père de Nhung attendant sa mort, et celui, accablant, de ses bourreaux anonymes.

La classe était complètement anéantie, suspendue aux lèvres du professeur ensorceleur. Xuân fit pourtant un effort pour se dégager de la paralysie. Il se leva brusquement et cria de toutes ses forces :

« À bas les maudits pharaons ! ».